

## « Carta de ajuste ou nous n'avons plus besoin de calendrier »

Patricia Belzil

Numéro 52, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26719ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (1989). Compte rendu de [« Carta de ajuste ou nous n'avons plus besoin de calendrier »]. *Jeu*, (52), 217–217.

## «carta de ajuste ou nous n'avons plus besoin de calendrier»

Spectacle d'Alberto Kurapel. Avec Alberto Kurapel, Marinea Méndez, Michelle Poissant et Suzana Cáceres. Production de la Compagnie des Arts Exilio, présentée à l'Espace Exilio du 16 juin au 22 juillet 1989.

Le spectacle d'Alberto Kurapel — artiste originaire d'Amérique latine — propose une réflexion sur la mémoire collective, les injustices sociales, sur l'exil, sur la poésie en tant qu'art véritable, en tant que trace ultime de la mémoire collective et, surtout, sur la traduction qui permet que cette mémoire soit communiquée entre les peuples. Au risque d'éterniser le spectacle, les répliques sont donc données

Marinea Méndez et Alberto Kurapel dans *Carta de Ajuste...*  
Photo : Susana Cáceres.



successivement en espagnol et en français. Entre les scènes qui relatent les vicissitudes d'un vieil homme devenu aveugle à la suite de répressions armées sont intercalées, sur vidéo, les réflexions de quelques poètes québécois sur la poésie et la traduction. À la suite de quoi, invariablement, l'aveugle-poète-Kurapel met en chansons — et en espagnol — des poèmes québécois. À ces moments-là, Kurapel est assez touchant; il gagnerait à se produire dans une boîte à chansons. Mais il y a quelque chose de narcissique à vouloir entourer son récital d'une histoire et d'une mise en scène qui n'agissent, en somme, que comme faire-valoir à son angoisse existencialo-collective; son acolyte féminin, d'ailleurs, est un pur accessoire, tantôt tenant son micro, tantôt lui donnant le sein (?!).

La poésie est le langage traduisible par excellence, nous dit Kurapel, appuyé par les discours des poètes québécois «conviés» à ce spectacle (Gaston Miron, Madeleine Gagnon, Gérald Godin, entre autres). Or, il nous convainc mal par ailleurs que la poésie traduite soit aisément transmissible, tant ses préoccupations à lui sur l'exil, l'identité et le pays nous semblent à des années-lumière. Ce n'est pas un hasard si Kurapel puise principalement dans la poésie québécoise des années 1950—1960: dans les thèmes du pays, de l'origine, qui l'ont marquée, il trouve un écho à son propre tourment actuel, et il doit aller le chercher là, parce qu'il ne le trouverait guère dans la poésie actuelle.

**patricia belzil**